

Revue des Sciences Religieuses

La datation du *Chi'our Qomah* d'après un texte néo-testamentaire

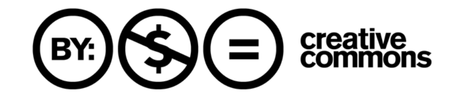
Charles Mopsik

Résumé

Nous avons cherché à établir l'ancienneté de l'expression hébraïque Chi'our Qomah, qui se rapporte aux spéculations juives relatives à la forme anthropomorphe et gigantesque de la divinité, à partir d'une formule qui apparaît dans l'Épître aux Éphésiens. Après avoir passé en revue et soumis à la critique les diverses attestations anciennes avancées par G. Scholem et par d'autres chercheurs, nous proposons ce que nous considérons comme le témoin historique le plus sûr de l'existence, au moins dès le premier siècle, de cette expression typique de la doctrine juive de la forme corporelle de Dieu.

doi : https://doi.org/10.3406/rscir.1994.3266

https://www.persee.fr/doc/rscir_0035-2217_1994_num_68_2_3266



Revue des sciences religieuses 68 n° 2 (1994), p. 131-144

LA DATATION DU *CHI'OUR QOMAH* D'APRÈS UN TEXTE NÉOTESTAMENTAIRE

Nous nous proposons, dans les lignes qui suivent, de revenir sur la question de l'âge du *Chi'our Qomah* ou tout au moins du motif principal que cette expression hébraïque désigne, à savoir la « mesure de la stature » ou du « corps » (1) de la divinité. Ce motif est d'une exceptionnelle importance car il se situe au cœur de la théologie ésotérique juive de la fin de l'Antiquité, axée sur l'interprétation de la conception anthropomorphique du Dieu de la Révélation. Il connut par la suite des développements amples et variés au Moyen Age et constitua la pierre d'angle du piétisme judéo-rhénan des XIIe et XIIIe siècles ainsi que de la cabale théosophique franco-espagnole.

D'après G. Scholem, suivi sur ce point par S. Lieberman, I. Gruenwald et – mais avec quelques réserves – par P. Alexander, les spéculations relatives au *Chi'our Qomah* remontent à la période des Tannaïm (du premier au troisième siècle) et se sont développées dans des milieux de « gnostiques juifs ». Cette dernière formule, très prisée encore aujourd'hui par quelques chercheurs et historiens de la mystique juive, a été rejetée cependant, et avec raison à notre avis, par I. Gruenwald, car, comme l'a montré S. Pétrement (2), il n'a pu exister *stricto sensu,* qu'un gnosticisme chrétien. Ce qui ne signifie évidemment pas que certains gnostiques n'aient pu être d'origine juive. Dans

(1) La signification exacte de l'expression *Chi'our Qomah*, et particulièrement du mot *qomah*, a été discutée par G. SCHOLEM dans son ouvrage, *Les grands courants de la mystique juive*, Payot, Paris, 1973, p. 378, note 81. Curieusement, il récuse le sens que ce terme a dans la Bible, où il signifie selon lui « hauteur ». Et il affirme que ce mot doit être entendu dans le sens qu'il a dans les textes d'incantations araméennes où il signifie « corps ».

(2) Dans son ouvrage qui a été l'un des points de départ de la présente étude : *Le Dieu séparé. Les origines du gnosticisme,* Cerf, Paris, 1984. Nous voudrions remercier le professeur Moché IDEL qui a relu cet article et a attiré notre attention sur plusieurs travaux relatifs aux relations entre le *Chi'our Qomah* et la littérature chrétienne ancienne et le gnosticisme.

un ouvrage qui fit date (3), G. Scholem s'est attaché à démontrer que la datation tardive des savants du XIX[e] siècle quant à l'époque d'apparition des écrits de la mystique de la Merkabah (le char divin) n'était pas fondée. Cet auteur a fait reculer la date de ces spéculations et il est parvenu à montrer que celles-ci sont repérables à date ancienne, et cela à partir d'une étude des sources apocalyptiques, patrologiques, de textes gnostiques, et à partir de quelques éléments présents dans le Talmud et le Midrach rabbinique.

Sans rappeler de façon exhaustive les parallèles que G. Scholem a avancés pour étayer sa datation, nous résumerons d'abord les éléments clés de son argumentation. C'est presque uniquement à l'appui de trois documents qu'il a pu affirmer le caractère ancien de la tradition du *Chi'our Qomah.* Nous laisserons de côté les indications tirées de la littérature rabbinique, plus récente et moins historiquement utilisable. Ces trois documents sont les suivants : une note d'Origène, la citation par Irénée d'un mythe forgé par le gnostique Marc et une expression d'un pseudépigraphe juif appelé *II Hénoch.*

G. Scholem estime que le fait qu'Origène semble mêler les doctrines ésotériques du *Ma'assé Merkabah* (récit du char) et du *Ma'assé Beréchit* (récit du commencement) à l'étude du Cantique des Cantiques, est une attestation de l'existence d'une tradition ancienne relative au *Chi'our Qomah,* dans la mesure où nombre de ses éléments anthropomorphiques sont dépeints d'après les traits prêtés au Bien-Aimé (4). Quant à Marc, sa doctrine sur le « corps de la vérité » (rapportée par Irénée dans *Contre les hérésies* I, 14,2), permet à Scholem de soutenir qu'un « parallèle étroit au *Chi'our Qomah* peut être trouvé chez le gnostique Marc » (*Jewish Gnosticism,* p. 37). Si l'on trouve chez un gnostique et chez un Père de l'Église quelques motifs qui renvoient à l'existence, dès leur époque, de spéculations sur le *Chi'our Qomah,* c'est que cette tradition s'était déjà constituée et qu'elle a été incorporée, au moins partiellement, dans les doctrines de cercles de gnostiques chrétiens, et qu'elle était connue à l'époque des premiers Pères de l'Eglise. Un autre élément vient renforcer la thèse de G. Scholem, qui est une formule de la version slave du *Livre des secrets d'Hénoch,* appelée *II Hénoch* (chap. 39, verset 6) : « Vous,

(3) *Jewish Gnosticism, Merkabah Mysticism and Talmudic Tradition,* New York, The Jewish Theological Seminary of America, 1965. Nous citerons cet ouvrage sous le titre abrégé de *Jewish Gnosticism.* Un chapitre de ce livre est consacré à l'âge du *Chi'our Qomah* (p. 36 à 42). Sur le rejet par I. GRUENWALD de la notion de gnosticisme juif, voir son ouvrage : *Apocalyptic and Merkavah Mysticism,* Brill, Leyde, 1980. Sur les réticences de P. ALEXANDER, voir son article : « Comparing Merkavah Mysticism and Gnosticism : an essay in method », *Journal of Jewish Studies,* 1984, XXXV, 1, p. 1 à 18.

(4) Voir *ibidem,* p. 38 sq.

vous voyez l'étendue de mon corps semblable au vôtre, moi j'ai vu l'étendue du Seigneur sans mesure et sans comparaison, qui n'a pas de fin » (5). Récemment, M. Idel a développé l'étude comparée du texte de Marc rapporté par Irénée, confirmant ainsi la thèse de l'ancienneté des spéculations sur le *Chi'our Qomah* (6).

La mystique de la Merkabah dans son ensemble, telle qu'elle se

---

(5) Rapporté par SCHOLEM dans son ouvrage *Jewish Gnosticism*, p. 130. Voir aussi BIALIK, *Elements of the Kabbalah and its Symbolism* (en hébreu), Jérusalem, 1980, p. 165. La traduction est empruntée à A. VAILLANT, *Le Livre des secrets d'Hénoch*, Paris, 1952, rééd. Institut d'Etudes Slaves, Paris, 1976, p. 39. G. Scholem souligne ensuite avec ferveur le fait que dans sa version hébraïque de l'Hénoch slave, Kahana utilise l'expression hébraïque *Chi'our Qomah* pour rendre les mots traduits par A. Vaillant par « l'étendue de mon corps ». Voir cependant nos réserves *infra* note 17. Mais un mot à mot plus précis apparaît dans un texte néotestamentaire, comme nous tenterons plus loin de le montrer.

(6) Voir son article intitulé : « Le monde des anges à l'image de l'homme » (en hébreu), dans *Jerusalem Studies in Jewish Thought*, éd. J. Dan et J. Hacker, *Studies in Jewish Mysticism, Philosophy and Ethical Literature Presented to Isaiah Tishby*, 1-66, Jérusalem, 1986. Moses Gaster avait déjà attiré l'attention sur la relation entre le *Chi'our Qomah* et le texte d'Irénée, voir *Studies and Texts*, Londres, 1925-1928, III, 1350-1353. Voir aussi G. SCHOLEM, *La mystique juive*, Les thèmes fondamentaux, Cerf, Paris, 1985, p. 46 sq. Dans son célèbre ouvrage, *Les grands courants de la mystique juive*, Payot, Paris, 1973, p. 78 et p. 378 note 89, G. Scholem avait déjà reconnu un lien entre les traits de ce qu'il appelait l'anthropomorphisme mystique des textes gnostiques, dont le *Coptic Gnostic Treatise* traduit par C. Baynes, et les peintures anthropomorphiques des textes du *Chi'our Qomah*. Il leur attribuait comme origine des cercles de « mystiques hérétiques qui se sont séparés du judaïsme rabbinique », mais dont les conceptions ont été fondues plus tard dans ce qu'il appelait le « gnosticisme rabbinique ». Jarl FOSSUM estime pour sa part que plusieurs conceptions concernant la figure de Dieu ou du Fils, dans certains groupes du christianisme primitif (ébionites et elkasaites), dépendent des représentations du *Chi'our Qomah*, la Mesure du Corps divin, voir « Jewish-Christian Christology and Jewish Mysticism », dans *Vigiliae Christianae*, 37, 1983, p. 260-287. Voir aussi à ce sujet G. QUISPEL, « Ezekiel 1.26 in Jewish Mysticism and Gnosis », dans *Vigiliae Christianae*, 34, 1980, p. 1-13. En ce qui concerne le Nouveau Testament proprement dit, et en particulier les écrits attribués à S. Paul, G. STROUMSA considère qu'il existe un lien de dépendance entre le motif du corps du Christ, la notion de kénose et de plérôme et entre le motif juif du *Ch'iour Qomah*, voir « Form(s) of God : some notes on Metatron and Christ », *Harvard Theological Review*, 76, 3, 1983, p. 269-288, et particulièrement p. 273, trad. en français dans *Savoir et Salut*, Cerf, Paris, 1992, p. 69. Cet auteur rappelle que l'expression elle-même se trouve dans le Ps. 151a retrouvé à Qûmrân et il renvoie à S. TALMON, « Apocryphal Hebrew Psalms from Qûmrân », *Tarbiz*, 35, 1966, p. 223-224 (en hébreu). Il considère aussi que l'écrit hermétique intitulé *Poimandrès* recèle un motif parallèle à celui du *Chi'our Qomah*. G. Scholem, dans son livre précité, *La mystique juive* (p. 50 note 19), se demande « si l'expression utilisée par Paul dans son Epître aux Philippiens (3.21) à propos du corps transfiguré du Christ ne pourrait pas être déjà une réinterprétation du corps glorieux ou corps de la *shekhina* auquel le *Shi'ur Qoma* aura recours plus tard ». La liste des écrits anciens portant trace du motif du *Chi'our Qomah* pourrait être presque indéfiniment allongée. Voir encore la peinture de la divinité comme ayant une forme corporelle gigantesque dans *Les homélies clémentines*, XVII, 6-9.

manifeste dans la littérature des Hekhalot (les Palais célestes), à laquelle paraissent se rattacher les écrits relatifs au *Chi'our Qomah*, remonte selon G. Scholem, pionnier en la matière, à une époque assez reculée, le IIe ou le IIIe siècle. Cette datation est établie à partir d'un parallèle entre la célèbre histoire de l'entrée dans le Pardés des quatre rabbis et de l'apparition du mot Pardés dans un texte du Nouveau Testament, l'Epître de Paul aux Corinthiens (II, 12, 1 à 4) (7). Néanmoins, ce parallèle a été réexaminé il y a peu par Peter Schäfer, qui conclut, après une âpre critique sur le plan de la forme et du contenu, qu'il est sans valeur effective pour établir l'âge de la littérature des Palais (8). D'une manière générale, pour cet auteur, ces écrits représenteraient un développement littéraire plutôt tardif et ne raconteraient pas de réelles expériences extatiques, de voyages de l'âme dans les Palais célestes (9), ainsi que le pense Scholem, suivi sur ce point par I. Gruenwald et par beaucoup d'autres chercheurs. L'analyse de P. Schäfer porte en fait un sérieux coup à la thèse de l'ancienneté de la littérature des Palais. Quant au *Chi'our Qomah*, qui est lié à celle-ci, les piliers sur lesquels se tiennent les arguments de son ancienneté pourraient aussi être ébranlés. Le texte d'Origène est sans doute trop vague pour permettre de conclure avec certitude qu'il y soit bien question du *Chi'our Qomah*. M. Cohen, qui a récemment édité et étudié les écrits hébreux et araméens appartenant à la littérature du *Chi'our Qomah* (10), estime que les versets du Cantique des Cantiques qui y sont cités n'occupent aucune place spéciale par rapport aux versets d'autres livres bibliques mentionnés dans ces textes à l'appui des descriptions de la forme gigantesque de Dieu et que, en conséquence, il est très peu probable que les traditions secrètes évoquées par Origène autour du Cantique des Cantiques aient un rapport avec le *Chi'our Qomah*. Une possibilité alternative peut être suggérée. Le caractère ésotérique de l'étude de ce livre des Hagiographes pourrait se rapporter aux *sitré 'arayot* ou secrets des unions sexuelles interdites, qui, selon le traité Haguiga 11 b, fait partie intégrante de l'enseignement qui doit impérativement n'être transmis qu'à des cercles restreints et cela, bien sûr, à cause des aspects érotiques contenus dans cet ouvrage. Quant au fragment du gnostique Marc, le « corps de la vérité » pourrait n'être qu'une reprise de motifs

(7) *Jewish Gnosticism*, p. 14 à 19 (chap. III).

(8) Dans son article : « New Testament and Hekhalot Literature : The Journey into Heaven in Paul and in Merkavah Mysticism », *JJS*, 1984, n. 1, XXXV, p. 19-35.

(9) On peut maintenant lire en français de cet auteur une présentation générale de la littérature des Palais, intitulée *Le Dieu caché et révélé*, Introduction à la mystique juive ancienne, trad. de l'allemand par C. Aslanoff, Cerf, Paris, 1993. Voir la présentation critique de cet ouvrage par Roland Goetschel, dans la *Revue des sciences religieuses*, 4/1993, p. 119-124.

(10) *The Shi'ur Qomah-Texts and Recensions*, Tübingen, 1985, Introduction.

strictement néotestamentaires, remaniés par Marc dans un sens plus mythique, sans rapport avec le *Chi'our Qomah* du judaïsme. La « vérité » dont le corps est décrit comme autant de lettres de l'alphabet grec, pourrait n'être qu'une réminiscence de l'Evangile de Jean (14, 6), qui rapporte des propos de Jésus : « Moi je suis le Chemin et la Vérité », réminiscence combinée ensuite avec un autre dire de Jésus tiré de l'Apocalypse (1, 8 sq.) : « Je suis l'Alpha et l'Oméga ». Le texte d'Irénée de Lyon (*Contre les hérésies* I, 14,3) qui rapporte les idées de Marc, indique que, dans ce « corps de la vérité » la « tête est l'Alpha et l'Oméga » (11). Or le corps du Christ, dans l'Epître aux Colossiens et l'Epître aux Ephésiens est identifié à l'Eglise dont Jésus est la « tête » (12). La description subséquente des membres du corps de la vérité, où chaque partie est un couple de lettres, n'est vraisemblablement qu'un développement issu d'une interprétation à la fois mythique et littérale du verset de l'Apocalypse canonique qui identifie Jésus avec la première et la dernière lettre de l'alphabet (l'Alpha et l'Oméga). A partir de cette donnée, Marc a élaboré un portrait complet du corps de la vérité, c'est-à-dire en fait du corps du Christ, fondé sur des couples de lettres prises chaque fois aux deux extrémités de l'alphabet, selon le modèle fourni par Apocalypse 1, 8, et c'est tout naturellement à la tête, qui désigne le membre le plus élevé du corps-Eglise et qui représente personnellement Jésus, que Marc a appliqué la formule de l'Apocalypse. Notre analyse est sans doute incomplète, mais elle suffit à écarter la certitude d'une relation avec le *Chi'our Qomah* qui permettrait une datation historique. Les paroles prêtées à Marc par Irénée de Lyon recèlent des similitudes intrigantes avec des spéculations juives sur les lettres et le Nom divin, mais elles ne prouvent pas de façon absolument démonstrative que Marc le gnostique s'appuie sur des écrits juifs relatifs au *Chi'our Qomah* pour décrire le « corps de la vérité ». Tout au plus admettra-t-on l'existence d'indices qui peuvent témoigner que des idées formellement proches de celles qui sont transmises par les écrits du *Chi'our Qomah* circulaient déjà vers le IIIe siècle.

Enfin, le dernier élément de datation, qui aurait pu être le plus probant, qui est constitué de versets tirés de *II Hénoch* et dont I. Gruenwald affirme qu'il pourrait être la référence la plus ancienne au *Chi'our Qomah* (13), présente aussi plusieurs faiblesses. Dans la présentation récente de cet ouvrage, F.I. Andersen, son traducteur et

---

(11) Voir la traduction française de ce texte dans l'ouvrage d'Irénée de Lyon, *Contre les hérésies, Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur*, trad. par A. Rousseau, Cerf, Paris, 1984, p. 80 sq.

(12) Voir par exemple Epître aux Colossiens, 1, 18 ; Epître aux Ephésiens 4, 15 sq.

(13) Voir son ouvrage cité *supra* note 3, à la p. 213.

annotateur (14), montre à quel point la datation de cet écrit, aussi bien que ses origines, sont hypothétiques et reposent sur de pures conjectures. Certains savants (15) estiment que ce livre a été écrit vers le IXe siècle, enfin, Andersen lui-même, mais avec des réserves et sans prétendre fournir de raisons déterminantes, considère qu'il a été rédigé plutôt tôt que tard (p. 97). Comme ce livre demeure, de l'aveu de cet auteur, une énigme, on ne peut lui conférer aucune signification historique : « Aussi longtemps que la date et la localisation restent inconnues, aucun usage ne peut être fait de lui dans un but historique » (*ibidem*). On ne peut donc tirer un argument de datation historique concernant le *Chi'our Qomah*, de la présence dans *II Hénoch* d'une formule qui s'y apparente. D'autant que si cet ouvrage semble être d'origine juive, aucune preuve vraiment décisive et définitive n'a pu encore être fournie à ce sujet. De surcroît, un examen minutieux de la formule en slavon alléguée par Scholem montre qu'elle ne peut être une traduction, directe ou indirecte, de l'hébreu שעור קומה. Le mot *obijatie* (contenance, étendue) peut certes rendre l'hébreu *qomah* ou un équivalent grec. Mais aucun terme ne peut être considéré comme un équivalent de l'hébreu *chi'our* (mesure). Au contraire, si le texte parle de « l'étendue du Seigneur », celle-ci est « sans mesure et sans comparaison » (16). Au lieu de témoigner de l'existence de spéculations juives anciennes relatives à la mesure de l'étendue de la divinité, le texte de *II Hénoch* montre l'existence d'une conception opposée, selon laquelle l'étendue corporelle de Dieu n'est pas mesurable (17).

---

(14) Publiée dans un recueil intitulé : *The Old Testament Pseudepigrapha*, éd. J.H. Charlesworth, Londres, 1983, p. 91 sq.

(15) Cités par Andersen p. 95. Il s'agit de J.T. Milik et de A. Vaillant. Dans le recueil de pseudépigraphes intitulé *Ecrits intertestamentaires*, éd. Gallimard, Paris, 1987, p. CIII, les auteurs de l'introduction générale, A. Caquot et M. Philonenko, rejettent les thèses des deux savants précités et affirment que la date de la rédaction de l'ouvrage est nécessairement antérieure à la destruction du Temple de Jérusalem, en 70.

(16) Voir l'édition et la traduction de Vaillant (citée *supra*, p. 39). Nous sommes redevable à notre collègue Cyrille Aslanoff pour l'aide qu'il nous a apportée dans l'examen du texte en vieux slave.

(17) Néanmoins, selon Joseph Dan, les spéculations présentes dans les textes du *Chi'our Qomah* faisant état des mesures gigantesques de l'étendue de la divinité n'auraient pas d'autre signification que d'exprimer son caractère infini à travers le concept de grand nombre. Pour dire l'infinité de Dieu, ces écrits feraient usage de nombres gigantesques, ce qui reviendrait, au gré de ce chercheur, à dissuader toute tentative de se représenter la figure divine sous une forme limitée. Voir son ouvrage *La mystique juive ancienne* (en hébreu), Jérusalem, 1989. Pour de multiples raisons qu'il serait trop long d'expliquer, nous ne partageons pas cette hypothèse. Elle nous paraît incapable de rendre compte du caractère précis et détaillé des mesures proposées dans ces textes ni des relations entre les lettres de l'alphabet hébreu et les éléments du corps divin. De plus, la notion de mesure et celle d'infinité ne sont pas incompatibles, et les mathématiciens savent que le concept de mesure et celui de

Il serait en outre aventureux de conjecturer que le passage en question du livre d'*Hénoch*, en mettant en avant l'incommensurabilité de Dieu, puisse recéler une polémique dirigée contre les tenants des spéculations sur le *Chi'our Qomah*. Aucun élément textuel explicite ne permet de le penser. Quoi qu'il en soit, le texte de *II Hénoch* ne peut en aucune façon servir de témoin historique fiable permettant de dater les spéculations juives sur le *Chi'our Qomah* et contrairement à une idée devenue courante aujourd'hui, cet ouvrage ne comporte aucune trace de la notion d'une « mesure de l'étendue » de la divinité (18).

En somme, les parallèles proposés par Scholem, bien qu'ils soient d'un grand intérêt, ne sauraient être regardés comme des attestations absolument sûres de l'ancienneté de la tradition du *Chi'our Qomah*.

Nous venons de voir que les parallèles invoqués en faveur de la thèse de la datation reculée du *Chi'our Qomah* ne sont pas suffisants ni péremptoires. Ce qui fait défaut, c'est l'existence d'un motif semblable à celui du *Chi'our Qomah* qui ne pourrait dépendre d'aucune source néotestamentaire, comme c'est le cas du mythe gnostique de Marc, et qui serait plus sûrement que l'Hénoch slave d'une datation reculée. Toutefois, un tel motif, s'il se trouvait à l'intérieur même du Nouveau Testament, aurait les meilleures chances d'être issu de traditions juives antérieures et pourrait bénéficier d'un parallèle historiquement fiable et bien attesté. Nous estimons qu'un tel motif existe et bien qu'il nous paraisse suffisamment solide pour constituer le meilleur support à la thèse de l'antiquité des spéculations juives sur le *Chi'our Qomah*, nous ne le considérerons que comme une piste susceptible d'interprétations dans des sens opposés. Nous ne mentionnerons que celles qui nous semblent les plus plausibles.

Ce motif se trouve dans l'Epître aux Ephésiens, qui se rattache au courant paulinien. Bien qu'elle ne soit pas nécessairement de S. Paul, mais pourrait avoir été écrite par un de ses secrétaires, cette Epître est regardée comme l'expression la plus nette de la mystique paulinienne. Pour mieux situer le motif en question et son contexte immédiat, nous

---

limite ne doivent pas être confondus. Même si la notion d'infinité divine peut être à l'arrière-plan de ces écrits, elle n'enlèverait rien à la réalité des mesures qui y sont indiquées. Or le texte slave du *Livre d'Hénoch* est sans équivoque : pour lui, l'étendue du Seigneur, bien que de nature anthropomorphe, est dépourvue de toute mesure et de toute limite. Ce qui le situe aux antipodes des textes relatifs *Chi'our Qomah*.

(18) Voir par exemple la note accompagnant la nouvelle traduction française de *II Hénoch* par A. VAILLANT et M. PHILONENKO dans *Ecrits intertestamentaires*, Paris, La Pléiade, Gallimard, 1987, p. 1196, ligne 2-8 : « Ce chapitre du *Livre des Secrets d'Hénoch* paraît fournir la plus ancienne attestation des spéculations juives sur la "mesure du corps de Dieu" ». La traduction hébraïque de ce passage par Kahana dont Scholem avait fait l'éloge n'est pas philologiquement acceptable (voir *supra* note 5).

citerons un extrait du groupe de versets où il apparaît. Nous l'empruntons à la traduction de la Bible par Osty et Trinquet (19) :

« Mais à chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure du don du Christ. C'est pourquoi il est dit : "Montant dans les hauteurs, il a fait captive la captivité ; il a donné des dons aux hommes." (20) "Il est monté" : qu'est-ce à dire, sinon qu'il était aussi descendu dans les régions inférieures de la terre ? Celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, pour remplir toutes choses. Et c'est lui qui "a donné" aux uns d'être apôtres, à d'autres d'être prophètes ou encore évangélistes ou encore pasteurs et docteurs, organisant les saints pour l'œuvre du service, pour la construction du corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à la mesure de la taille du Christ en sa plénitude. Ainsi nous ne serons plus des enfants, ballottés par les flots et emportés à tout vent de doctrine, au gré de la rouerie des hommes, de leur astuce à fourvoyer dans l'erreur, mais demeurant vrais dans l'amour, nous croîtrons en tout jusqu'à lui qui est la tête, Christ, de qui le corps tout entier, grâce à tous les ligaments dont il est pourvu, tire cohésion et étroite unité, opère sa propre croissance pour se bâtir lui-même dans l'amour. »

L'ensemble de l'Epître aux Ephésiens, très proche de l'Epître aux Colossiens, est dirigé, très certainement, contre des judéo-chrétiens ou contre des pagano-chrétiens judaïsants, accusés de pratiquer un « culte des anges » (21) et de donner trop de crédit aux pratiques rituelles enseignées par la Synagogue (22). Nous pensons que les arguments que S. Pétrement expose quant à l'identité de ceux que l'Epître critique sont convaincants. Nous ne pouvons ici revenir sur cette question discutée et nous préférons renvoyer à son ouvrage (23). Si donc l'arrière-plan de l'Epître peut-être considéré comme judaïsant, l'on peut estimer que son auteur reprend des images et des thèmes familiers à ses destinataires et en même temps les remanie dans le sens de sa pensée. Quoi qu'il en soit, au verset 13 du chapitre 4, une

---

(19) Le Seuil, Paris, 1973, p. 2446, chap. 4, versets 1 à 16.

(20) Verset tiré des Psaumes (68:19). Curieusement, ce même verset a servi d'exergue à un texte frankiste du XIX[e] siècle. Voir G. SCHOLEM, *Le messianisme juif*, trad. B. Dupuy, Paris, 1974, p. 186, qui cite ce texte mais n'a pas aperçu le rapport avec l'Épître paulinienne.

(21) Cette expression, selon l'analyse de S. Pétrement, ne désigne pas les gnostiques comme on l'a souvent cru, mais bien ceux qui pratiquent les commandements de la Loi mosaïque. Voir son livre cité *supra*, note 2, p. 17-18, 95-97 et voir notre ouvrage, *Le livre hébreu d'Hénoch*, Verdier, Lagrasse, 1989, p. 22-23.

(22) Voir Epître aux Colossiens 2, 16 sq., 18 sq. ; Epître aux Ephésiens 2, 2 ; 9 ; 11 ; 15.

(23) Voir *Le Dieu séparé*, *loc. cit.*, p. 17-18, 169-170 sq.

expression apparaît qui est probablement un équivalent grec de l'hébreu *Chi'our Qomah*. Citons ce verset : « [...] pour la construction du corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions nous tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait (24), à la mesure de la taille du Christ en sa plénitude ». Les mots « mesure de la taille » traduisent le grec μέτρον ἡλικίας (*métron hélikias*). Nous pouvons montrer sans trop de peine que cette formule de l'Epître aux Ephésiens est le calque grec de l'hébreu קומה שעור (*chi'our qomah*). Le mot μέτρον qui signifie « mesure » traduit en toute probabilité linguistique l'hébreu שעור (*chi'our*). Le mot קומה, en revanche, signifie au sens premier l'« âge » et c'est cette signification qui est la plus fréquente dans les occurrences de ce mot à la fois dans la Septante et dans l'ensemble du Nouveau Testament. Néanmoins, l'usage de ἡλικίας au sens figuré, pour désigner la taille, la stature, est bien attesté. Dans la Septante, sur le verset 13, 18 d'Ezéchiel, le mot ἡλικία traduit l'hébreu קומה (*qomah*). Ce qui montre que déjà la version grecque de la Bible hébraïque emploie ἡλικία pour rendre קומה (*qomah*). Dans le Nouveau Testament, le mot ἡλικία est usité dans le sens de « taille » au moins dans Matthieu 6, 27, Luc 19, 3, 2, 52 et 12, 25. Il est notable que cet emploi secondaire de ἡλικία comme équivalent de קומה (*qomah*, la taille) et non de גיל (*gil*, l'âge), apparaît plus souvent ici que dans le texte de la Septante. La plus grande partie des traductions françaises de la Bible rendent μέτρον ἡλικίας par « mesure de la taille » ou de la « stature ». A l'exception en particulier de la Traduction Œcuménique de la Bible (*TOB*) qui préfère le sens premier d'« âge ». En fait, il semble que les versions françaises d'Ephésiens 4, 13 qui partagent cette option ne font que suivre la version latine de la Vulgate, qui rend ἡλικίας par *aetatis* qui signifie l'« âge ». Il est intéressant de noter que cette même Vulgate traduit également le mot *qomah* (קומה) d'Ezéchiel 13, 18 (rendu par ἡλικίας dans la Septante) par le latin *aetatis*. La Vulgate semble traduire ici le grec et non l'hébreu, elle commet le même faux-sens que lorsqu'elle rend en Ephésiens 4, 13 ἡλικίας par *aetatis*. Elle prend ce mot dans son sens propre et temporel, alors qu'il est utilisé dans son sens second et spatial. Jamais l'hébreu קומה (*qomah*) n'a le sens du latin *aetas* dans la Bible hébraïque. Le mot ἡλικίας dans l'Epître paulinienne a très sûrement le sens de קומה (*qomah*) et la version de la Vulgate, comme en Ezéchiel 13, 18, est fautive. Fait significatif, dans sa version hébraïque du Nouveau Testament, Franz

(24) Le grec porte : ἄνδρα τέλειον, qui pourrait être rendu par : l'homme idéal, l'homme à venir. Cette expression doit être comprise dans le cadre de la doctrine de l'eschatologie réalisée : déjà, grâce au Christ, l'homme peut être, dès maintenant, l'homme attendu et annoncé par les promesses des prophètes.

Delitz (25) traduit l'expression μέτρον ἡλικίας (*métron hélikias*) par שעור קומה (*chi'our qomah*), ce qui indique que cette traduction s'impose naturellement et qu'elle a été choisie avec discernement par celui qui est considéré comme le meilleur traducteur des écrits néotestamentaires grecs en hébreu.

Les grandes conceptions mystiques de l'Epître aux Ephésiens méritent que l'on s'y attarde dans la mesure où elles sont susceptibles d'éclairer notre propos. Le corps du Christ y est identifié à l'Ecclèsia et il grandit en taille à mesure de la croissance de l'Eglise à travers le monde. Néanmoins, S. Pétrement ajoute ceci à ce tableau : « Chez Paul, comme l'a montré Käsemann (*Leib und Leib Christi*, Tübingen, 1935, p. 185 sq.), le Corps du Christ n'est pas seulement l'Eglise, où plutôt l'Eglise n'est pas seulement un rassemblement humain ; le Corps, l'Eglise, c'est la nouvelle création, c'est le monde nouveau, identique au monde primitif sorti des mains du Créateur. » (26) L'envergure de ce Corps (qui est l'Eglise et qui est l'Epouse du Christ dans l'Epître aux Ephésiens) a une dimension cosmique qui hypostasie, en quelque sorte, sa dimension simplement géographique. De plus, le Christ est appelé « l'Homme », les croyants sont son Corps et lui-même en est la « tête ». Ces éléments et d'autres encore, comme la syzygie de l'Eglise et du Christ (chap. 5), identifiés à l'Epouse et à l'Epoux, ont amené quelques historiens à penser à l'existence d'un arrière-plan gnostique, constituant le substrat de l'Epître : « On a l'impression qu'à la base d'une conception si compliquée et imposante se trouvent des spéculations dans lesquelles la confession que l'on fait de Dieu et de son assemblée en Christ serait déterminée par un schéma explicatif préalable. » (27) Bien que l'auteur de ces lignes repousse en dernière instance cette idée, il a parfaitement senti la nécessité de la formuler, et il ne conclut rien de sûr mais demeure dans l'expectative. Reste que, pour lui, S. Paul utilise des représentations qu'il suppose être gnostiques. Et c'est là une hypothèse assez bien admise dans la littérature savante. Elle a été cependant rejetée par plusieurs, à l'instar de S. Pétrement. Selon elle, l'Epître aux Ephésiens a été l'une des amorces du gnosticisme mais elle ne suppose pas comme arrière-plan une pensée gnostique déjà élaborée. Cette Epître de la captivité, écrite semble-t-il vers 63-64, est, suivant cette datation, antérieure au gnosticisme, qui lui-même a beaucoup emprunté aux conceptions pauliniennes et johanniques. L'on consultera les pages 161-162, 169-170, 526 et 562 du livre de S. Pétrement où l'appartenance de l'Epître à la pensée paulinienne et son indépen-

(25) Traduction hébraïque du Nouveau Testament, publiée par The Society for Disturbing the Holy Scripture to the Jews, Edgware, 1973.

(26) *Le dieu séparé*, p. 162.

(27) *Dictionnaire Biblique*, G. Kittel, Eglise, Genèse, 1967, p. 62.

dance vis-à-vis du gnosticisme qui s'en est inspiré, est défendue. S'il en est ainsi, il est permis de voir dans cette Epître un remaniement de spéculations juives sur le *Chi'our Qomah*, où le Corps mystique du Christ est substitué à celui du *Yotser Beréchit* (le Créateur du commencement) dont la taille et les mesures sont décrites dans les textes du *Chi'our Qomah* qui nous sont parvenus. D'autant que c'est une nouvelle création qui est inaugurée par la venue du Christ. La mystique paulinienne aurait donc emprunté non pas à un introuvable « gnosticisme juif », selon l'expression prisée par G. Scholem et plusieurs de ses successeurs, mais à la mystique juive de la fin de l'Antiquité, elle-même tributaire de sources apocalyptiques. L'image de l'extension de l'Eglise qui lui permet d'atteindre une taille gigantesque ne serait qu'une projection sur le plan terrestre du *Chi'our Qomah* de la divinité et donc la réalisation dans l'histoire immédiate de l'eschatologie traditionnelle. L'Epître aux Ephésiens, de l'avis des spécialistes, est remplie de sémitismes, sensibles encore à travers le grec (28). Elle semble avoir été pensée à partir de plusieurs formulations hébraïques avant d'avoir été écrite en grec. Le chapitre 5 qui exalte l'union de l'homme et de la femme, insiste sur l'amour conjugal : « Les maris doivent aimer leur femme comme leur propre corps, car qui aime sa femme s'aime lui-même » (v. 29) et cette union symbolise celle du Christ-Epoux avec l'Eglise-Epouse. Or c'est là une vision dont l'origine est nettement juive (29), éloignée du gnosticisme, très hostile au mariage et à l'œuvre de chair. Par ailleurs, il est possible de déceler une référence à des éléments liturgiques dans lesquelles les textes décrivant le *Chi'our Qomah* sont baignés. La valorisation de la récitation des « psaumes, des hymnes, des cantiques » (v. 19) et cela en vue d'être rempli par l'Esprit (v. 18), évoque la fonction et l'importance accordée à la récitation d'hymnes dans la littérature des Palais, dont font partie les écrits relatifs au *Chi'our Qomah* (30).

Un autre indice peut être très éclairant et même capital pour

(28) *Lettres de Paul, de Jacques, Pierre et Jude*, ouvrage collectif, Desclée, Paris, 1983, p. 210.

(29) Comparez avec un dire rabbinique rapporté dans le traité Yebamot, fol. 62b, du Talmud de Babylone : « Nos maîtres ont enseigné : Qui aime sa femme comme son propre corps et l'honore plus que son corps [...] sur lui s'applique le verset : "Tu jouiras de la paix sous ta tente" (Job 5, 24) ».

(30) Voir les deux versions du livre intitulé *Ch'iour Qomah*, publiées par S. Musajoff, dans *Merkabah Chlémah*, Jérusalem, 1921. Il convient de noter que P. Alexander a déjà remarqué des correspondances entre la littérature des Palais et particulièrement *III Hénoch* et le Nouveau Testament, dont l'Epître aux Ephésiens et l'Epître aux Colossiens. Voir l'Introduction de sa traduction anglaise de cet ouvrage dans *The Old Testament Pseudepigrapha* (cité note 13), p. 246 et 247. Voir aussi H. ODEBERG, *The Fourth Gospel*, Upsal, 1929, p. 326 sq.

vérifier notre hypothèse. Après avoir parlé du rapport de l'homme et de la femme, identifiés au Christ et à l'Eglise, « parce que nous sommes les membres de son corps » (v. 30), et après avoir cité l'appui scripturaire de cette idée (Genèse 2, 24), selon lequel l'homme et la femme « seront une seule chair », l'auteur de l'Epître aux Ephésiens déclare : « C'est là un grand secret ; je l'entends de Christ et de l'Eglise ». Il est probable qu'ici, à la manière de l'exégèse juive traditionnelle, S. Paul (ou celui qui écrit en son nom) ne fait qu'interpréter un « secret » de la Torah (recélé dans le verset de Genèse 2, 24 où il est question de l'annonce de l'unité charnelle de l'homme et de la femme) dans un sens qui est le sien. La formule : « Je l'entends de Christ et de l'Eglise » signifie distinctement : J'explique là un secret qui par ailleurs a déjà été expliqué dans un autre sens, en l'appliquant maintenant au Christ et à l'Eglise. L'expression : « C'est là un secret » signifie que ce verset est déjà reconnu notoirement comme se rapportant à un secret des Ecritures et est envisagé comme tel. Le rédacteur de l'Epître déclare qu'il se contente de donner un sens actualisé, par le Christ et l'Eglise, à une conception ésotérique ou « mystique » antérieure. Se référant de façon assez perceptible à une interprétation de la mystique ou de l'apocalyptique juive, il la reprend mais ne la suit pas, de son propre aveu, et l'interprète dans un sens nouveau. Peut-être est-ce le cas aussi des évocations du *Chi'our Qomah* qui se trouvent dans le chapitre 4 de l'Epître aux Ephésiens.

La proximité des thèmes évoqués par S. Paul (ou celui qui lui prête sa plume) et de l'ésotérisme, tel qu'il s'est développé en milieu juif, à travers les spéculations du *Chi'our Qomah*, des Palais célestes, puis de la cabale médiévale, est tout à fait indubitable. L'Eglise est à la place de la Communauté d'Israël, et l'Homme parfait, le Christ, est à la place de la figure divine du *Chi'our Qomah* – le *Yotser Beréchit* –, il a la stature du Créateur d'un monde nouveau. Le Corps du Christ, à savoir le Christ en tant que corps, son Eglise, est à la place de la Chekhinah, qui elle-même a été identifiée avec la Communauté d'Israël dans la mystique juive du Moyen Age (31), qui est l'héritière de traditions anciennes. Il nous semble que l'Epître aux Ephésiens reprend, en les remaniant dans le sens d'une christologie et d'une ecclésiologie, des motifs qui avaient déjà une existence dans des milieux juifs antérieurs. Ce n'est pas seulement au niveau historique et exotérique que la théologie paulinienne a réinterprété les termes de

(31) Mais il est déjà question du « corps de la Chekhinah » dans les *Otiyot de-Rabbi Akiba*, *Baté Midrachot*, Jérusalem, 1953, II, p. 370. Sur cette expression voir M. Idel : « Le monde des anges à l'image de l'homme » (cité note 5). A propos de la Chekhinah identifiée à la Communauté d'Israël, voir G. SCHOLEM, *Les origines de la Kabbale*, trad. J. Loewenson, Aubier-Montaigne, Paris, 1966, p. 176.

ce qui était pour elle l'ancienne alliance, mais elle a opéré le même travail de relecture interprétative au niveau des enseignements mystiques ou ésotériques du judaïsme. De plus, dans l'Epître aux Ephésiens, le rédacteur paraît vraiment faire référence, comme il a été signalé, à un système préalable déjà organisé.

Si l'on crédite l'hypothèse très improbable d'une origine paulinienne à certains thèmes importants de la mystique juive, l'on peut imaginer que des judéo-chrétiens qui se sont par la suite détachés de l'Eglise, ont réintégré la Synagogue et ont rapporté avec eux des enseignements qui les avaient marqués, puis les ont développés en les incorporant complètement au sein du judaïsme rabbinique qui commençait à se constituer (32). Si tel est le cas, il faudrait conclure que la tradition rabbinique ne s'est pas seulement formée à partir de l'enseignement pharisien mais est l'héritière aussi de plusieurs motifs importants de la théologie paulinienne. Ce déplacement reste cependant très difficile à concevoir : alors que les grandes intuitions de S. Paul auraient été conservées, toute référence à Jésus aurait été radicalement évincée. Un déplacement dans le sens inverse est infiniment plus plausible : la mystique paulinienne ferait usage de notions antérieures issues du judaïsme pour ses propres besoins théologiques : c'est ce que les apôtres n'ont cessé de faire sur le plan exotérique, en reliant des éléments juifs anciens avec l'avènement d'une nouvelle alliance à partir du ministère du Christ.

D'après l'hypothèse qui voudrait que l'Epître aux Ephésiens dépende d'une structure préalablement élaborée, issue du judaïsme, et c'est la seule hypothèse vraiment acceptable, elle nous transmettrait l'attestation la plus ancienne et la plus solide concernant l'ancienneté des spéculations sur le *Chi'our Qomah* et donc de la mystique juive pour laquelle le *Chi'our Qomah* est un élément déterminant (33).

---

(32) L'idée d'une influence judéo-chrétienne au sein de la mystique juive, en particulier dans les *Otiyot de-Rabbi Akiba*, a été émise par Y. Liebes et M. Idel ; voir de Y. LIEBES, « The christian influence on the Zohar », *Immanuel*, n. 17, 1983-1984.

(33) Le caractère déterminant des spéculations sur le *Chi'our Qomah* est souligné par G. SCHOLEM dans *Jewish Gnosticism*, p. 129, et il est attesté par M. IDEL dans plusieurs de ses articles, dont : « L'image de l'homme au-dessus des sefirot » (en hébreu), *Daat* 4, 1980. Ce motif est particulièrement important pour comprendre plusieurs aspects essentiels de l'anthropologie juive ancienne et médiévale, fondée sur la notion de la création de l'homme et de sa forme corporelle à « l'image de Dieu ». Outre les sources hébraïques, un témoignage saisissant des spéculations liant anthropologie et théologie à partir du motif du *Chi'our Qomah* se trouve dans les homélies XVI et XVII du corpus pseudo-clémentin. Voir à ce sujet A. LE BOULLUEC, « Les citations de la Septante dans l'*Homélie XVI* pseudo-clémentine. Une critique implicite de la typologie ? », dans *Mélanges offerts en l'honneur de Marguerite Harl* (à paraître aux éditions du Cerf). Notons à ce sujet qu'un certain nombre d'exégèses

Même le parallèle le plus solide, malgré ses faiblesses évoquées plus haut, que G. Scholem a décrit, à savoir la présence dans *II Hénoch* de la vision du « corps » de la divinité, ne parlait pas de « mesure », comme il en va dans Ephésiens 4, 13.

Charles MOPSIK
CNRS, URA 152

rabbiniques de l'Antiquité tardive faisant état de la taille gigantesque du premier homme ont été mises sur le compte d'une influence iranienne par le regretté Ephraïm URBACH dans son ouvrage *The Sages, their concepts and beliefs* (en hébreu), Jérusalem, 1986, p. 203 (traduction française à paraître aux éditions Verdier). Au lieu de considérer que la figure du Gayomard iranien influença les exégèses rabbiniques sur l'envergure du corps d'Adam, il est plus simple de les relier au thème de l'homme (de sa forme corporelle) créé à l'image de Dieu, divinité qui possède elle-même une forme anthropomorphe gigantesque telle qu'elle est décrite dans les textes du *Chi'our Qomah*.